

BOUVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECŒUR

1554

A ma sœur Madame R. Morel de Westgaver.

I

La vieille ville déchue dort presque morte, étendue au bord de sa rivière calme et triste, avec son église mutilée, ses rues étroites et silencieuses comme les longs corridors sombres d'un cloître abandonné, ses maisons pauvreteuses et délabrées, ses forges éteintes que n'ébranle plus la rudesse sonore des coups de marteau sur les enclumes. Pour surveiller cette agonie se dresse encore, sur son roc

abrupt, le squelette poignant et lamentable de ce qui fut jadis Crèvecœur, la grande tour hautaine. Partout, une paix de cimetière.

Qui le croirait? la bourgade, aujourd'hui muette et désolée, a eu ses grands jours de bruit et de gloire; le village chétif que l'herbe envahit a été une belle ville heureuse qu'on enviait et qu'on craignait. C'était au temps de l'empereur Charles-Quint.

II

Bouvignes alors avait ses deux places publiques et ses douze rues larges et spacieuses que bordaient de beaux édifices et de gaies maisons. Vingt-deux prêtres et chapelains officiaient, tous les jours, dans sa seule église paroissiale. Aux heures de danger, la ville pouvait mettre sur pied, pour sa défense, quinze cents

hommes d'armes fournis par la milice communale et par les quatre confréries militaires : archers, arbalétriers, coulevriniers et arquebusiers. Ses fortifications venaient d'être visitées et mises en état par l'Italien Donnass, artiste des ouvrages de l'empereur. Elles se composaient de seize fortes tours, reliées entre elles par une solide muraille de six à sept pieds d'épaisseur. Sur le fleuve, dont il commandait le cours, s'élevait le formidable Boulevard-de-Meuse, rattaché à l'enceinte par un pont de pierre à deux arches; à mi-côte de la montagne, l'antique château; sur le rocher, la grosse tour triangulaire de Crèvecœur, toujours pourvue de poudre et d'artillerie pour une bonne somme de deniers.

Pendant le jour, un guetteur était chargé d'annoncer les gens de cheval qui arrivaient vers la ville et les bateaux suspects qui descendaient la Meuse; il sonnait alors la cloche d'alarme et arbo-

rait un large drapeau blanc orné de la croix rouge de Saint-André. Tous les soirs, trois nouveaux guetteurs le remplaçaient sur le donjon de Crèveœur; et trois autres veilleurs montaient au château, d'où leur cor plaintif répondait à la vieille horloge de la Tour-aux-Heures égrenant ses notes graves lentement dans la nuit.

III

Bouvignes était la rivale de Dinant dans l'industrie des cuivres, et c'est de là surtout qu'était venue la vieille et coutumière querelle de ces deux villes toujours en noise, toujours en lutte, malgré la Meuse qui leur servait de barrière. Plus de deux cent cinquante maîtres batteurs s'enrôlaient, tous les ans, au premier dimanche de mai, sur la Grand'-Place de Bouvignes. Chacun de ces maîtres occupait trois batteries et donnait

à vivre à une infinité de compagnons, d'apprentis, de journaliers, de bourgeois de toutes sortes avec leurs femmes et leurs enfants.

Les ouvrages qu'ils fabriquaient étaient fameux, et leur réputation avait depuis longtemps franchi les limites des Pays-Bas. On connaissait dans le monde entier tous ces ouvrages battus et façonnés au marteau, puis travaillés au ciselet, toutes ces œuvres admirables qui ne portaient même pas une signature, ces cuves, ces plats, ces chenêts colossaux, ces sveltes aiguières, ces chaudrons ventrus, ces chandeliers, ces candélabres, ces lustres, ces couronnes de lumière, ces bassins d'offrandes, ces tabernacles, ces chasses, ces fonts baptismaux, toutes ces merveilleuses pièces décorées d'arabesques et de rinceaux, de figures d'hommes ou d'animaux, de scènes bibliques ou païennes, de joyeuses kermesses, de gourmandes beuveries à la mode flamande.

Grâce à cette industrie, la ville allait prospérant chaque année de bien en mieux. Les batteurs vivaient comme des bourgeois rentés. Dans leurs logis s'étaient les meubles de fort chêne massif sculptés avec goût : les lits-armoires ; les élégantes crédences à serrures de cuivre ; les vastes bures où les Bouvignaises seraient leurs habits de fête, leur linge fin et leurs bijoux ; les dressoirs où reluisaient la pesante vaisselle d'or et d'argent, les cruches et les pots de grès d'une si douce teinte grise bleuissante. Aux murs étaient appendus des paysages et des batailles de Joachim Patenier ou de fantastiques diableries de Henri de Blès, le Maître à la Chouette.

Les vins de Beaune, de Bourgogne, d'Achoire, de Bare, de Poitou, de Gascogne, le vin du Rhin, le vin blanc d'Orléans, le miel de Bois-le-Duc, l'hydromel, la blonde cervoise arrivaient par charrées et encombraient les

celliers. On tirait le vin à la broche, et les dimanches, dans les cabarets, on s'en versait de larges rasades en choquant les godets et en buvant à la santé et prospérité du bon métier de la batterie. Le reste de la semaine, les rudes compagnons besognaient du matin jusqu'au soir, les forges soufflaient, les marteaux battaient, les enclumes résonnaient, emplissant les rues de leur brutale fanfare.

IV

Bouvignes, la forte ville, l'heure où tu dois mourir est une heure sonnée. Dis adieu au grand et clair feu de tes forges ; tu n'entendras plus leur beau bruit ; tes bons manouvriers ne feront plus gronder comme cent tonnerres leurs marteaux sur les enclumes. Les guetteurs ne monteront plus sur la tour châtelaine. Tes belles

filles ne viendront plus buer leur linge à la rivière; elles n'égayeront plus tes maisons du bourdonnement d'abeilles de leurs rouets. Les abbés de Leffe, de Moulins et de Waulsort, en mitres d'or et en lourdes chapes fleuries, ne porteront plus l'ostensoir de pierreries derrière tes lentes processions, dans le flamboiement des cierges, au milieu de la sonnerie cadencée des cloches, du large chant des hymnes et des soupirs parfumés des encensoirs.

V

La procession de *la Charité* venait d'avoir lieu quelques semaines plus tôt, et l'on était au huitième jour de juillet, mil cinq cent cinquante-quatre, un jour de dimanche.

Le peuple agenouillé encombrait la vaste église. A droite, en avant, les gros paroissiens en vestes de drap fin; et, derrière,

les ouvriers trapus aux mains calleuses, gênés dans leurs habits des dimanches, avec leur fraise empesée à l'espagnole, leurs chausses, leur jaquette et leur petit manteau de futaine. A gauche, les femmes: les unes, toutes jeunes pourtant, en grave toilette noire de douairière; les autres, plus riches ou plus coquettes, en robes de brocatelle à fleurons et de couleur gaie, ou bien en robes de satin noir constellées de paillettes d'argent; toutes avec la haute collerette blanche à gros tuyaux et, sur la tête, un voile de soie noire à crépines d'or.

VI

Au premier rang, agenouillées sur des prie-Dieu de velours, on se montrait trois nobles dames, les femmes des officiers

espagnols que l'empereur avait détachés à Bouvignes pour y tenir garnison. On ne les connaissait pas encore, car elles étaient venues de Namur en carrosse et elles n'étaient point encore sorties de l'auberge Saint-Antoine où elles étaient descendues avec leur train.

Leur éclat, leur beauté, leur élégance attiraient tous les regards. On ne se lassait point d'admirer le contraste délicat et charmant de ces trois belles jeunes femmes, les plus fines fleurs de beauté qui fussent en la ville, non plus que l'harmonie exquise et gracieuse du groupe qu'elles formaient.

L'une était une Brugeoise à la chevelure d'or, aux carnations roses et moelleuses, au teint éblouissant, au regard tendre et langoureux, à la bouche toute petite, mignonne, souriante et purpurine comme une rose encore presque en bouton, très fraîche, à peine éclosée. Très haute et un peu frêle, la seconde avait la

longue figure, la ligne du nez prolongée et pourtant si gracieuse, les yeux mystérieux, le vague et énigmatique sourire, les mains transparentes, le corps ondoyant et souple des beautés héraldiques qui tiennent un lis entre leurs longs doigts fuselés et qui sourient si doucement sur les vitraux des vieilles cathédrales. Cheveux bruns arrangés en bandeaux, grands yeux naïfs et confiants, regard étonné, taille d'une gracilité presque infantine, allures de petite pensionnaire candide, telle était la troisième, type étrange et troublant de pureté et de chasteté conservée jusque dans le mariage et jusque dans la maternité, l'innocence et la virginité faites femme, une jeune sainte à qui il ne manquait véritablement que l'aurole.

Les trois amies portaient la même toilette : un chaperon de velours noir entouré de pierres précieuses et ombragé d'une longue plume blanche ; la haute fraise, autour du cou ; le corsage, en soie

grise, tailladé et laissant voir le pourpoint de satin rouge; une large jupe de toile d'or à frisure d'argent, garnie, aux coutures, de petites perles indiennes et fermée, sur le devant, par de grandes agrafes d'or. Cette jupe ne descendait que jusqu'à la cheville, découvrant ainsi un bout de bas écarlate et les escarpins de velours violet avec leurs hauts patins de liège. Au lieu de la robe de dessus, trop chaude pour la saison, elles avaient de gracieuses bernés à la mauresque, espèces de légers pardessus de satin blanc qui étaient fort à la mode cette année-là.

VII

Tout d'un coup, vers les neuf heures du matin, au moment de l'élévation, dans le grand silence recueilli de l'église, au milieu de la paix heureuse et familiale de

la ville, la grosse cloche d'alarme de Crèvecœur se mit à sonner à toute volée, éperdument. En un instant, l'église fut vidée; le peuple se répand dans les rues, se précipitant vers les portes, montant au château et sur la tour de Crèvecœur, criant, gesticulant, remplissant la ville de bousculades et de clameurs. Les confrères des serments militaires courent dans toutes les directions, lançant leurs hauberts doubliers, leurs brigandines d'écaillés de fer, leurs vestes de cuir, leurs corsets et leurs jupes d'acier, bouclant leurs avant-bras, leurs gorgerins, leurs plastrons de fer battu, ajustant sur leurs têtes des salades à bavière, des bourguignotes, des chapeaux d'armes, brandissant des rondaches, des gantelets, des arcs, des hallebardes, des arquebuses, des arbalètes, des crénequins, des dagues, des lances, toutes sortes d'armes. Chacun, en grande hâte, gagne son poste de combat.

Des hauteurs de Crévecœur où la cloche d'alarme gémissait toujours, on apercevait, du côté de Dinant, une masse noire et profonde comme une nuée d'orage. C'était l'armée du roi Henri de France venant, en bonne force, assaillir Bouvignes.

Cette armée était formidable : dix-sept cents hommes d'armes, deux mille sept cents cheveu-légers, un fort contingent de pistoliers allemands reconnaissables à leur harnais noir rayé de bandes d'acier poli, sept mille cinq cents Suisses, huit mille lansquenets avec leurs piques longues de quinze pieds et leurs épées à deux mains, quatorze à quinze mille Français, quelques enseignes écossaises armées de l'arquebuse, douze cents chevaux d'arrière-ban, la maison du roi qui pouvait aller à mille chevaux et dont chaque cavalier portait par-dessus son harnais une casaque de drap d'argent, bon nombre de pionniers, trente à quarante canons et

autres pièces d'artillerie, telles que couleuvrines, bastardes et moyennes ; le tout en bon état et bien conduit, les piquiers la pique sur le col, les capitaines la hallebarde à la main et les enseignes au milieu des piquiers.

VIII

Bientôt un trompette de l'armée de France vint faire sommation de rendre promptement la ville, sinon que la force y donnerait entrée. Le mayeur, le fameux Pierre de Harroy, répondit avec simplicité qu'il n'avait aucun ordre semblable de son seigneur gouverneur, mais, au contraire, de se défendre, et qu'il était prêt.

Aussitôt que le trompette eut regagné son armée, les canons commencèrent à chanter si furieusement et avec une telle

véhémence qu'il semblait qu'un coup n'attendit pas l'autre.

Les assiégeants étaient au nombre d'au moins cinquante mille. Pour soutenir leur choc, Bouvignes n'avait que ceux de la ville, quinze cents hommes assez mal armés, une petite cavalerie de cinquante chevaux, plus quelques Espagnols et quelques lansquenets dont le nombre ne s'élevait pas à deux cents.

Comme ces étrangers étaient les meilleurs soldats, ils furent placés à Crèvecœur, sous le commandement de Jacques le Chisnes; les coulevriniers, dans les tours de l'enceinte; toute l'arquebuserie, au château, avec Pierre de Harroy pour capitaine; les francs archers et les arbalétriers, sur les remparts; la cavalerie, commandée par Jacques de Harroy, frère du mayeur, à la porte de la Val, qui était la plus menacée.

IX

Sans trêve ni repos, l'artillerie de Henri III vomissait sur la ville une averse de fer. Le rempart répondait, faisant ronfler ses bombardes et tonner ses canonnières. Les boulets inconscients laissaient d'horribles trouées dans les rangs épais des Français. Déjà plus de mille hommes d'armes, avec un trou sinistre dans leur armure resplendissante, jonchaient les champs de leurs cadavres. Mais les rangs se resserraient aussitôt et la marée menaçante montait toujours.

Les tours croulaient comme des châteaux de cartes; les remparts s'émiettaient; les fossés s'emplissaient des débris des créneaux; le vent furieux des mitrilles balayait tout.

Cependant, en dépit du nombre et du courage des Français, en dépit de la puis-

sance de leur artillerie, la poignée de braves gens qui était dans la ville la défendait, valeureusement et victorieusement, depuis onze heures du matin; et il était cinq heures du soir. Mais, à ce moment, la porte de la Val vole en éclats, ouvrant une large brèche aux assiégeants. Les trompettes sonnent l'assaut. Les lansquenets touchent au rempart. Un colonel de l'infanterie crie à Jacques de Harroy de se rendre. « Plutôt mille fois passer par le sang et l'inflagration universelle de la ville que de nous rendre à la discrétion d'un roi de France! » répond Jacques; et en même temps il tombe frappé d'un boulet qui le perce d'outre en outre.

Les Français sont repoussés; ils reviennent à l'assaut; on les reçoit avec force arquebusades à croc et coups de mousquet; repoussés de nouveau, les soldats de sang reviennent; ils reviennent toujours plus nombreux, toujours plus audacieux, toujours plus féroces. Les serments, les

métiers, les bourgeois, les manants, tous les habitants font sublimement leur devoir et rivalisent de courage. Mais que peuvent-ils, un contre trente? Bientôt les Français sont dans la ville.

X

Cependant, le château résiste encore. Les canons le dardent de boulets rouges. Son drapeau troué par les balles n'est plus qu'une loque. N'importe, il résiste toujours.

Le mayeur est là. Il donne l'exemple; il paye de sa personne; il s'expose aux occasions avec grand danger et péril de sa vie; il crie qu'il préfère fidèlement le service de son Roi Catholique à sa propre sûreté. Son courage inspire des prodiges à ses bourgeois. Ils repoussent vingt furieux assauts; ils défont et tuent un

grand nombre d'ennemis ; ils les font retirer avec leurs échelles à grands coups de mousquet.

Hélas ! à chaque attaque, les rangs des défenseurs s'éclaircissent. Ils ne sont plus que six avec le mayeur. Tous les autres sont morts. Les Français entrent de tous côtés. Enfin, ils sont maîtres du château comme ils l'étaient déjà de la ville.

Seul, sur sa hauteur inaccessible, Crève-cœur reste debout comme un preux de fer. Pierre de Harroy et ses six compagnons peuvent s'y réfugier grâce à un souterrain inconnu des Français. Les trois dames espagnoles qui, depuis le matin, sans prendre le temps de quitter leur toilette somptueuse, pansaient les blessés et consolaient les mourants, avaient aussi pu s'y sauver avec un assez grand nombre de femmes et d'enfants.

XI

Les Français cessèrent de tirer, remettant au lendemain l'attaque de la citadelle.

Entretemps, ils commencèrent le pillage de la ville, défonçant les coffres et les bahuts, dévalisant les vaisseliers, faisant couler le vin dans les rues, mettant à l'épée tous ceux qui essayaient de défendre leur bien, brisant tout, tuant tout, anéantissant en un jour la fortune de tout un peuple.

Quelques bourgeois, pensant se sauver, se jetèrent à la merci de la Meuse ; ils ne purent pour cela échapper à la mort, car les Écossais les visaient avec leurs arquebuses et les tiraient comme des poules d'eau.

Les pistoliers allemands avaient fait beaucoup de prisonniers. Pour se divertir, le pillage fini, ils les déshabillèrent et les

attachèrent deux par deux, ventre contre ventre, une vieille femme édentée avec un jeune compagnon dans la fleur de l'âge, un vieillard chauve avec une vierge blonde et rose, puis ils les firent sauter par couples du haut du Boulevard dans la Meuse, en chantant une grivoise chanson nuptiale de leur pays.

Cinquante notables bourgeois, qui avaient été pris avec les autres, furent amenés devant le prévôt. Il les fit pendre sur l'heure pour les punir « d'avoir témérairement résisté et tenu fort contre la puissance du roi et osé arrêter en une place si faible une armée si grande ».

Quand il n'y eut plus rien dans la ville que des morts et des ruines, les Français en sortirent; mais, avant de la quitter et par ordre du roi, ils mirent le feu aux débris. Bouvignes se mit à flamber comme une torche de résine, éclairant tout le pays à quinze lieues à la ronde. Rentrés dans leur camp, les Français s'endor-

mirent à la clarté de l'incendie, contents de leur journée.

XII

Dès que le canon cessa et que les défenseurs de Crèvecoeur purent un peu respirer, ils se comptèrent. De dix-huit cents hommes d'armes qu'on était le matin, on n'était plus que trois cents dont beaucoup encore se trouvaient blessés et hors de combat. Les murs étaient entamés; les munitions presque complètement épuisées : il ne restait que quatre cents pierres de canon et moins de sept cents boulets d'arquebuse à croc.

Exténués, n'en pouvant plus, dormant debout, les malheureux défenseurs, sans perdre un moment, se mirent à réparer les murailles croulantes et les bastions abattus. Puis, la tour étant entièrement découverte, ils construisirent à la hâte des bar-

ricades, un boulevard et une bastille en bois pour la protéger. Les trois dames furent les premières à la besogne, travaillant comme des manouvriers, portant sur leur tête des paniers pleins de pierres, remuant les pics, les pelles, les hottes, les fascines, déchirant à ce dur labeur leurs pauvres mains délicates. Le mayeur, le capitaine, les officiers, les soldats, les bourgeois, les femmes, les jeunes filles, les enfants, tous rivalisaient. Et pendant qu'ils travaillaient ainsi, à leurs pieds leurs maisons, leur fortune, leurs forges, leur gagne-pain, tout ce qu'ils aimaient, la grande ville heureuse d'hier, la ville sans pair à cause de ses batteries, tout cela brûlait comme une ville maudite. L'air était lourd, brûlant, enflammé, charriant la chaleur asphyxiante du colossal embrasement. Quelle nuit !

XIII

A pointe d'aube, Bouvignes était changé en désert, et, dans l'immensité de ce sinistre désert, une seule maisonnette restait debout, la plus petite et la plus chétive de toute la ville. Tout le reste, maisons, édifices, églises, n'était plus qu'une ruine désolée, et chaque arbre de la route était un gibet.

Les Français hissent leur artillerie par le cherau de Rostenne au plus haut d'une colline et, vers les neuf heures du matin, la canonnade recommence furieuse.

A chaque coup, Crèvecœur chancelle comme un homme ivre, et ses deux rangs de créneaux tremblent comme des dents déchaussées et qui vont tomber. Les trois dames se tiennent sur la plate-forme du donjon, bien en vue, exposées à tous les

coups. Les boulets et les balles font rage autour d'elles, sifflent à leurs oreilles. Elles ne détournent même pas la tête. Il n'y a point de plus hardi homme qu'elles dans toute la garnison. Elles braquent et pointent les canons, excitent les défenseurs par leur exemple et leurs paroles. L'un après l'autre, leurs maris tombent morts à leurs côtés, héroïquement. Elles ne quittent pas pour cela la plate-forme. Leur gorge et leurs épaules surgissant des corsages déchirés, dépoitraillées, demi-nues, déchevelées, noires de poudre, éclaboussées de sang, belles quand même, belles comme des déesses ou comme des archanges, elles apparaissent sur le fond pourpre du ciel comme dans une apothéose.

Cependant, la citadelle tire son dernier coup de canon. Plus de munitions : c'en est fait ; elle est finie, la résistance obstinée et sauvage. Il ne reste plus qu'à mourir ou à se rendre. On mourra donc.

Les soudards allemands, noirs, atroces,

épouvantables, accourent à l'assaut. Ils approchent les échelles ; ils y grimpent. Des désirs de fauve les secouent ; ils sont pâles et haletants comme dans un crime ; ils luttent d'audace, d'héroïsme, de magnifique bravoure ; ils rient d'un rire d'enfer ; ils s'élancent ; ils blasphèment. Le ciel est lourd de chaleur, coupé d'éclairs. Déjà les reîtres moustachus posent leurs pieds ferrés sur le haut du rocher. « Pas de quartier ! Tue ! tue ! Mais les trois diables vivants ! crie un petit Français à la figure poupine, à l'air canaille ; ce sera pour le souper du roi ! » Et les soldats paillards de ricaner. Les lâches ! Les trois héroïnes comprennent. Une expression de dédain farouche se peint sur leur visage. Tranquillement, elles se prennent par la main, et sans se concerter, sans devoir se dire même un mot, les fières et rayonnantes femmes se précipitent du haut de la plate-forme en bas du rocher, au milieu des piques des assaillants.

Ainsi moururent ces grandes épouses, superbement et royalement.

XIV

En considération de cette belle mort, Henri II fit grâce de la vie au reste des assiégés et leur accorda les honneurs de la guerre.

Dans le miroitement d'un couchant splendide, entre deux haies de Français respectueux et présentant les armes, défilèrent les débris de la garnison, la tête haute sous leurs guenilles glorieuses. En avant marchaient, côte à côte, le capitaine Jacques le Chisnes et le mayer Pierre de Harroy, l'épée au côté et une hallebarde à la main; venaient ensuite les archers et les arbalétriers, l'arc ou l'arbalète d'acier sur l'épaule; au milieu d'eux, le gonfalonier avec la bannière de la ville,

toute percée par les balles et noircie par la poudre; enfin, les filles qui suivaient leurs pères en sanglotant, et les femmes portant sur la tête des berceaux où étaient leurs enfants. Le roi leur donna un héraut et un trompette pour les conduire en lieu de sûreté.

Puis, au milieu de ce désert et de cette désolation, sur le monceau de ruines, dans ce cimetière, il planta, de sa main, une grande croix noire, avec cette inscription en lettres rouges : « Ci-gît Bouvignes qui, l'an 1554, osa tenir tête à Henri le Haut, deuxième du nom, lors roi de France. Le dit roi lui passa sur le ventre. »

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBECQUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELONNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



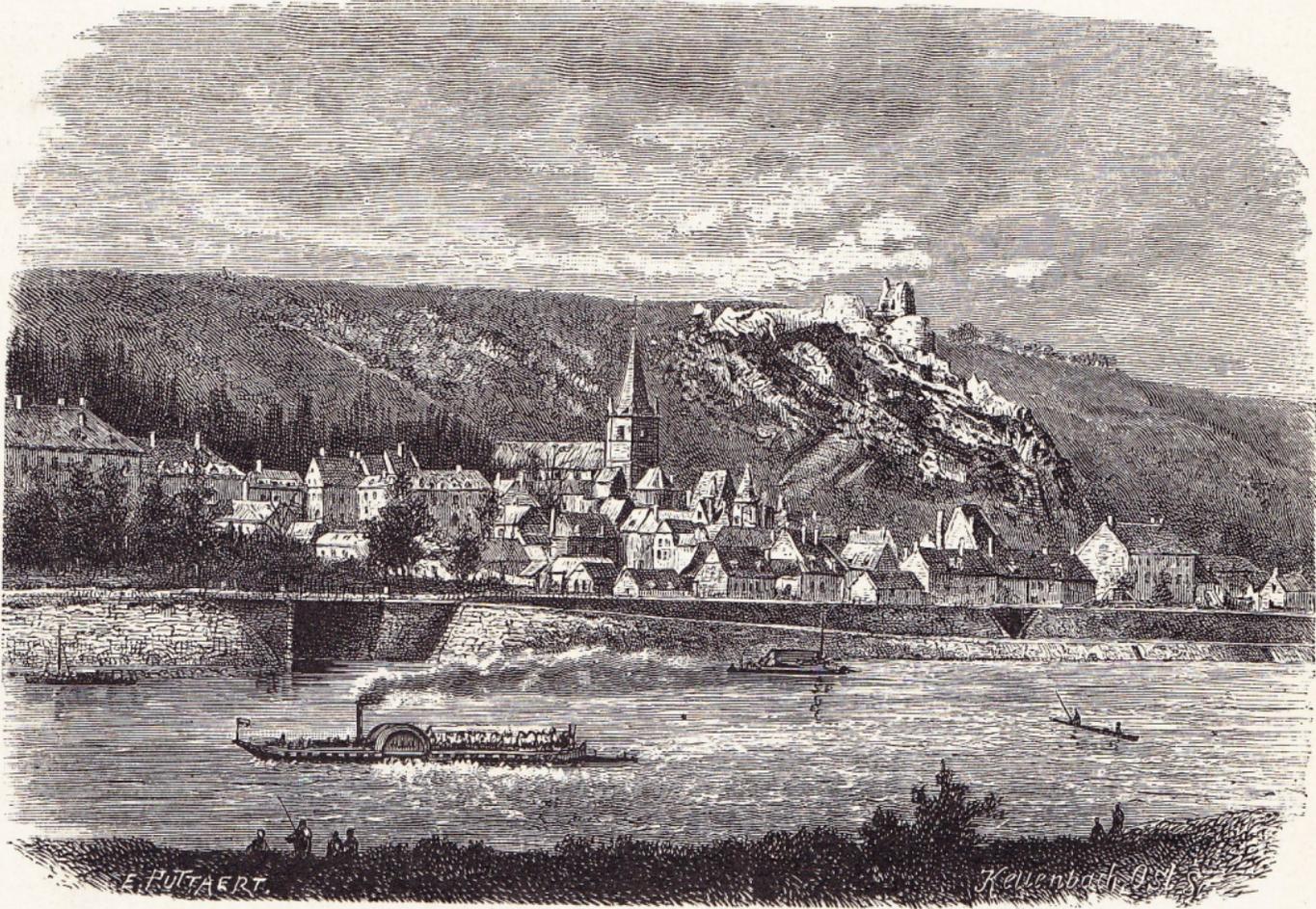
Bruxelles. — Impr. J. Lebegue et C^{ie}, rue Tzarankon, 6.

BRUXELLES
J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRAINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BOUVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECOEUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383



Bouvignes et les ruines de Crèvecœur.



LAUTERS.

LACOSTE FRERES. A BRUX.